

Jean-Jacques DIDIER



Photo : © J.-L. Geoffroy

Par Jean-Paul KRACK

PROVINCE DE LUXEMBOURG
Service du Livre Luxembourgeois

Jean-Jacques Didier fait partie de ces écrivains déconcertants qu'il est bien difficile de classer. Tantôt sérieux comme un pape, tantôt farceur comme un pierrot, Ce funambule est un tourmenté qui cherche seulement à «marcher plus légèrement sur cette terre».

La poésie ne nourrit pas son homme, dit-on. C'est en tout cas, pour Jean-Jacques Didier, la prose qui l'a amené à une reconnaissance du public, qui a sans doute découvert le poète après la parution de *L'écran*, un roman, en 1996.

La nouvelle est aussi l'un des arts pratiqués par Didier. Un auteur à multiples facettes qui n'a pas fini d'étonner son monde...

Biographie

Né à Tournai le 28 mars 1955, Jean-Jacques Didier est aujourd'hui professeur dans une école supérieure de Bruxelles où il enseigne la grammaire et la littérature françaises. Il est marié, a quatre enfants et habite le Brabant wallon. Docteur ès lettres, il se partage entre publications scientifiques et écrits littéraires.

Adresse de contact :

33, chaussée de La Croix B-1340 Ottignies-Louvain-la-Neuve

Tél.(32) (0)10/41.02.81

Courriel : jjdidier@belgacom.net

Bibliographie

Textes critiques (aperçu)

- **Marcel Arland, *Biobibliographie***, Bruxelles, Didier-Hatier, 1986, coll. *Auteurs contemporains*.
- **Marcel Arland *nouvelliste***, Actes du colloque de Bruxelles (5 mars 1989) suivi de lettres inédites de Marcel Arland à Jean Paulhan et René Godenne. Préface de Guillevic, Glons, le Marronnier, 1990.
- ***L'esprit. Stylistique du mot d'esprit dans le théâtre de Musset***, Amsterdam-Atlanta, Rodopi, 1992.
- ***Vocabulaire français. Trouver et choisir le mot juste. 550 exercices pour enrichir son vocabulaire et améliorer son style***, (en collaboration avec Ph. Moreau et M. Seron), Louvain-la-Neuve, De Boeck, 2000. Préface d'André Goosse.
- ***Correspondance Marcel Arland-Jean Paulhan (1936-1945)***, Paris, NRF-Gallimard, coll. Les cahiers de la nrf, 2000.

Les articles et parties d'ouvrages ne sont pas repris ici.

Textes de fiction

Poésie, collages

- ***Appartement-poème***, Paris, Éd. Saint-Germain-des-Prés, 1985.
- ***La semeuse de quiétude***, poèmes et collages, Tournai, Éd. de la Scribande, 1993.
- ***Poèmes et collages***, Pont-à-Celles, Éd. Tirtonplan, 1993.

Poèmes et collages ont paru dans les revues suivantes

- *Les Cahiers Froissart* (Valenciennes)
- *Panorama* (Paris)
- *Revue internationale de poésie PI* (Leuven)

- *Nuove Lettere* (trad. Italienne) (Naples)
 - *Portique* (Vaison-la-Romaine)
 - *Les Lèvres nues* (Bruxelles)
 - *Le Langage et l'homme* (Bruxelles)
- ... et dans des ouvrages :

- *L'enfance lucide*, Tournai, Unimuse, 1989.
- *La peur, la mort et les médias*, Bruxelles, Vie ouvrière, 1993.
- *P. Tréfois : La traite des idées noires*, Ottignies-LLN, Quorum, 1998.
- *Les élytres du hanneton. Anthologie du cinquantenaire*, Bruxelles, Éd. Jane Tony, 2000.

Prose

- *L'écran*, roman, Avin-Hannut, Luce Wilquin, 1996.
- *Le désir. Douze chapiteaux*, nouvelles, Wavre, Textes et Prétextes, 2002.

Récits et nouvelles ont paru dans les revues et journaux suivants : *Tremplin* (Averbode), *Le Spantole* (Thuin), *Panorama* (Paris), *Le Ligueur* (Bruxelles), *Le Courrier de l'Escaut* (Tournai), *Écrits Vains* (Pont-à-Celles), *Les Cahiers du groupe du roman* (Court- Saint-Étienne)

... et dans des ouvrages collectifs :

Une lettre dans *Lettres à Luce*, Avin-Hannut, Luce Wilquin, 1996, *Invitation au voyage* dans *Des nouvelles de la ville*, Ottignies-LLN, Quorum, 1997, *Macadam Canard!* dans *Une aventure universitaire*, Bruxelles/Louvain-la-Neuve, Éd. Racines/Université catholique de Louvain, 2000.

Extraits

Les petits gels

Chez certains, le dernier disque est rangé, le courrier sous le presse-papier et le journal d'hier à la remise. Pas de journal du jour sur les fauteuils, pas de souliers sous les meubles ni de monnaie dans les vases. On ne prête pas ses livres et les tiroirs ferment à clef.

Chaque objet gît à sa place, chacun chez soi, bonjour bonsoir.

Soi-même on se couche tôt, on vit un peu, et comme tout doit finir, on tombe volontiers de l'escabelle pendant le nettoyage de Pâques.



Langes

Humide et ronde, c'est l'odeur des langes. Elle boule dans l'escalier, bondissante. La suit un gros sanglot, petit bonhomme courant derrière son ballon de plage.

(Appartement-Poème)

*Quand je me revois il y a dix ans, je suis G. C. dans **La loi du Seigneur**, de William Wyler. Me voici dans la scène capitale de la blessure. Secondes inoubliables. Mais observez bien ceci : G. C. vient d'être touché par une balle. Il s'écroule : blessure circulaire, le sang coule.*

Caméra sur son agresseur qui s'approche.

Retour sur G. C. qui fait le mort : la blessure est cette fois horizontale, sèche et propre.

G. C. se redresse et poursuit l'ennemi qui s'éloigne : blessure saignante, en étoile.

Erreurs en cascade de la scripte?

— *Véra, grogne W. W., j'aimerais revoir avec vous la scène de la blessure.*

Elle téléphone au labo. La pellicule est prête. Ils passent à la table de montage. Une fois revue la dernière image :

— *Alors? Tonne W. W. en se retournant brutalement vers elle.*

Sans se démonter, Véra hausse les épaules et lâche négligemment :

— *Trois bobos en un, tu n'es pas content?*

Alors, je relève la tête et je me regarde dans la vitre obscure, comme je le fais à présent. Je scrute son front, je recherche leurs traces. Dix ans. Puis je me remets à écrire. Rewind

(L'écran)

Le lieu qu'il découvrit alors reste lié à un état de grâce dont il n'a connu aucun équivalent depuis. Rien sur les murs, aucun meuble, seulement quatre bancs pressés autour du chœur. Dans le mur occidental, deux fenêtres à double ébrasement dispensaient une lumière de veilleuse. La porte laissée ouverte restait le pôle le plus lumineux, avec son trapèze de soleil posé sur le sol. Tout dans l'édifice - sa restauration discrète, son extrême dépouillement, son silence, sa lumière - tout lui donnait l'air d'être habité par un ange.

Il a déposé son sac contre une colonne et il a gagné le fond de la nef. Dans l'art roman, un élément le transporte plus qu'aucun autre : la courbe, et la courbe dans sa course la plus nue, le plein cintre. Un seul de ces arcs, et le voilà pour longtemps ravi. Il est sous son aile, dans son orbe. Il est l'eau de son arche, l'enfant de son ventre, le spectateur de son ciel. Le jambage s'assied à sa gauche, puis se lève, monte, va parler à Dieu et revient le visiter. Il ne lui rapporte malheureusement pas tout ce que Dieu lui a dit, même quand il le presse de parler comme en cet instant où, dans l'église de Palera, A. interrogea un arc, hôte momentané d'un rayon de soleil.

A. attend. Il attend depuis sa naissance. Le guet fonde sa vie. Pour veiller avec autant d'obstination, il faut croire que quelque chose existe, que le Bus (grand b) va arriver, qu'il va enfin surgir des nuages et fondre sur lui. Debout, les bras ballants, A. pratique de profondes aspirations, il tente de s'annihiler dans les courbes de la pierre. Il suit passionnément leur lourde poussée pour s'arracher du sol, leur lente montée, leur enfantement – qu'elles poussent donc ! c'est lui qu'elles mettent au monde ! –, il suit leur très simple accomplissement là-haut, leur descente et leur apaisement.

Il enlève ses espadrilles. Le sol est pavé de moellons très doux, ravinés comme de vieux bras. Il éprouve la fraîcheur du grès en y appuyant une à une chaque partie du pied : les orteils d'abord, comme on pianote ; puis le métatarse, partie la plus vulnérable, celle qui reçoit les épines, les cailloux ; la paume du pied, moelleuse, épousant les ressauts du dallage ; le talon enfin... Pieds nus sur la pierre... il fait un pas, deux... Il sort de l'angle mort que ménagent les piliers du fond. Il se met à vaguer dans tout l'édifice. Il regarde le pavement, rien que le pavement, et rien que regarder : n'être qu'une brindille au gré des sens.

*(Trois pas d'un Adam, in **Le désir. Douze chapiteaux**)*

0 km 00

0 h 00

ESNEUX

Le balisage du G.R. 57 commence à la gare d'Esneux. Traversez le passage à niveau et empruntez la route en direction de Sart-Poulseur. Peu après la dernière rangée de maisons, le G. R. quitte la route et bifurque dans un chemin goudronné. Après 100 mètres, dans le virage à droite, il oblique à gauche pour entrer dans le parc communal.

Le traverser en suivant le chemin principal. Le Sentier de l'Ourthe ne se préoccupe pas des deux premiers chemins qui descendent vers les étangs. Le sentier G. R. s'élève alors quelque peu et, en vue de la dernière pièce d'eau, arrive à

2,7 km

0 h 41

TARGNON

Aucune ressource

Votre moral est au beau fixe. Vous avalez les premières bouffées de senteurs boisées. Le balisage refait de neuf se repère de loin sur les arbres. Vous êtes toujours quelques mètres devant vous.

Le G. R. 57 de la vallée de... vous vous redites ces mots juteux et frais : vallée, G. R., Grande Randonnée, sentier, chemin, aurore, nouvellement acquis aux aurores, vous - ... de la vallée de l'Ourthe : Ourthe! Ourthe! sons barbares! Celtes rugueux tapis dans des trous! Outre, loutre, Oural, outre! – Le G. R. 57... 5 et 7, 5 à 7. Massage. Caresse. Foutre. Chez vous, chez moi.

Après une bonne montée, le G. R. arrive au lieu-dit «les Gués» et, sans beaucoup changer d'orientation, suit la piste dans les taillis qui franchit quelques filets d'eau avant de monter vivement vers une zone de résineux. Sensible aux mots, Peter, votre compagnon de route, s'esbaudit à l'adverbe «vivement». Vous-même grimacez vivement au sac qui vous rime les épaules, tandis que le balisage s'infléchit à présent à droite et rencontre un bon chemin, jusqu'à un hêtre remarquable. Remarquable et mort. Un squelette magnifique, ne le contestez point. Vous y faites halte. Eau, raisins secs, noisettes, 20°, brise, silence. Les yeux dans les branches nues. L'homme qui plantait des arbres. Giono en avait rédigé la biographie pour le Reader's Digest; avait même joint une photo du planteur. Le Reader's Digest avait remercié, payé, remercié encore, publié le témoignage et la photo. Le tout inventé de toutes pièces, bien sûr. Furibond, l'éditeur.

Peter et Giono. Peter, vous et les livres. Puis Peter et Debussy. Vous et les collages cubistes. Peter et la Bible. Le zen et vous, et tous les autres charmes de la conversation entre vous deux, vivant au plus près de vous, si près qu'ils en perdent la majuscule et se murmurent comme source ou tapinois : rousseau, lacarrière, david-neel, la route des indes, faire un feu, stèles, les chemins nous inventent, Peter boîte, c'est une cloche, pansement suisse, ça va mieux.

Attention, danger!

L'excavation très profonde des carrières d'Anthisnes est très proche du GR à cet endroit, sans aucune clôture de sécurité.

Se méfier en cas de brouillard ou de marinade culturelle prolongée.

(G.R. 57 in *Le désir. Douze chapiteaux*, pp. 98-99)

Invitation au voyage

*«Ils étaient là non pour voir les oeuvres
d'art, mais pour les avoir vues»
Alexis Curvers, Tempo di Roma*

Foulque et Marie-Bénédicte Dumont-Esquier

«Graine au vent»

Hachoir de la Ciboulette

1348 Louvain-La-Neuve

à

Éros et Galla Placidia

66, Scalette San Spirito

I - 48100 Ravenne

Cher Éros,

Comme promis, je te faxe les pages du guide Vert Belgique sur Louvain-La-Neuve.

Domage qu'on ne puisse pas se voir.

Les clefs sont chez mon voisin, au n° 17/42 (entrée par le 13 sur le côté, couper par le parking du 15, puis escalier de droite).

Faites comme chez vous. Je n'ai coupé ni l'eau ni l'électricité. Les parapluies sont dans le placard du hall.

Bon séjour!

Foulque



Louvain-La-Neuve ** Brabant wallon - Carte 987-1430 km au S. De Bruxelles - 12000 hab.

Bâtie au milieu des champs sur les flancs d'une vallée bien éventée, Louvain-la-Neuve offre le charme de ses rues étroites et animées, sa fine lumière, la douceur et le raffinement de ses moeurs. Stendhal, qui y vécut, a dit très justement : «L'air de Louvain-La-Neuve n'est à nul autre pareil. Il incite à la fois à l'audace et à la timidité; je ne m'étonne plus d'y croiser chaque jour deux cents têtes qui pourraient être un d'cardinal, d'un condottiere ou d'une de ces religieuses aux yeux ardents comme un bûcher. Quant à son architecture, rien ne trouble la belle harmonie des rues, où respire le beau idéal du Moyen Age. En vingt endroits de Louvain-la-Neuve, le voyageur peut se croire en l'an 1500.»

*Invitation au voyage in **Des nouvelles de la ville**, pp. 14-15.*

En quelques minutes, le chemineau gagnera l'Agora. Dans son style inimitable, Johnny Hallyday qui y vécut a pu écrire : Oncques ne vis rassemblées ailleurs dans le mundus cognitus plus de têtes pensantes, priantes et artistes qu'en l'Agora de Louvain-la-Neuve. S'y laissent en effet admirer le Musée, les Facultés de philosophie et lettres, de psychologie, de théologie et, non loin, profilant ses murs couverts de sombres ardoises à peine troués çà et là de courtes fenêtres, la Faculté de droit, telle une forteresse du savoir où il ne s'agit pas de rire. C'est ce lieu qui inspira Umberto Eco dans son*

célèbre roman *Le Nom de la rose* lorsqu'il décrit l'Édifice : C'était là une construction imposante, où il semblait que le rocher devenait donjon. Par sa position imprenable, sa hauteur prodigieuse et ses sombres murailles, l'édifice ne pouvait inspirer aux humbles étrangers que nous étions qu'un sentiment d'effroi mêlé d'une fascination diffuse.

Attardons-nous à la Faculté de philosophie et lettres. Chaque fenêtre y a son histoire. La 3e du 1er étage est la seule à arborer des rideaux. Elle abrite des regards Evita von Garbo, célèbre en son temps pour sa beauté. Le chroniqueur Potron-Duplessis rapporte dans un style très personnel : Buona pulcella fut Evita : bel auret corps, bellezour anima. (Evita était une sacrée gonzesse : un corps à me damner, ne parlons pas de l'âme. Trad. J. Hallyday). Si belle, ajoute Potron-Duplessis, qu'elle devait donner son cours de haut-allemand derrière un rideau pour ne pas distraire ses élèves. Par faveur spéciale, Evita von Garbo loge à la Faculté depuis cinquante ans, pour échapper à la fougue de ses admirateurs. De plus, elle ne s'exprime qu'en haut-allemand, ce qui restreint les visites, mais cause quelques malentendus avec son garçon de courses.

Une anecdote moins badine est attachée à la 6^e fenêtre. Le 6 septembre 1996, un étudiant carolorégien ayant raté une question sur Claudel ouvrit cette fenêtre et se précipita dans le vide sous l'oeil atterré de son examinateur. Ce dernier est resté justement célèbre pour n'avoir plus, depuis ce jour, accordé de note inférieure à 18. L'étudiant s'en est tiré avec quelques contusions, les bâtiments facultaires ayant été conçus selon des normes de sécurité prévoyant ce genre d'acte désespéré (ils sont de plus en plus fréquents. Voir les traces laissées sur le pavement sous les fenêtres). Les professeurs les plus redoutés interrogent au rez-de-chaussée.

Invitation au voyage in Des nouvelles de la ville, pp. 20-21

*Mais, foutre, regarde donc la rue,
est-elle assez curieuse, assez équivoque,
assez bien gardée et pourtant elle va être
à toi, elle est magnifique!*

André Breton

La Neuville, 15 octobre - Tout l'été, j'ai fait le pied de grue devant la boulangerie, au milieu du passage couvert. Depuis une huitaine, je suis planté près de l'entrée, devant le snack de Marquis. Avec les premières matinées frisquettes, un petit rayon de soleil est toujours bon à prendre. Pour l'instant, je sirote mon café de dix heures pour me reposer les gambettes.

Dans ce genre de boulot, j'ai plutôt le temps d'examiner le monde. Et ce n'est pas ça qui manque, il y en a du passage, et même du sacré beau linge : ça me change du tunnel de N. que je vous ai décrit dans le chapitre précédent. Là-bas, je finissais par me dire bonjour à moi-même, je me vendais un Macadam en me faisant un brin de causette (mais vous savez déjà tout ça).

Ici, après cinq mois, je peux vous épuiser les alentours jusqu'au soir : noms, dates, chiffres. Au-dessus de la bijouterie, l'horloge Rodania retarde de trois secondes toutes les heures – ça fait quand même une minute douze seconde par jour. C'est à peu près la durée de vie d'une affiche sur la colonne Morris avant qu'une autre la recouvre. Mais le pompon avec l'horloge, c'est le mercredi, quand la patronne de la croissanterie n'est pas là ; alors la Rodania se paie quinze, quinze minutes de retard sur la fermeture, vous me suivez ? Qui a l'heure juste, La Rodania qui marque 5h45 ou la petite apprentie qui baisse le rideau parce qu'il est sûrement bien 6h ? Je vote pour la petite apprentie. Avec la paire de jolis beignets qu'elle a sous la blouse, la mignonne a mieux à faire qu'à vendre des croissants.

Chez Univcopy, là en face, la 6 bat le record du capot relevé. Furibard, le gérant. Si vous y allez, n'importe laquelle prenez, vaut même mieux attendre, plutôt que la 6. Question du distributeur automatique, ici, à ma gauche, je peux aussi vous conseiller : les Clash-

noisettes marchent trois fois mieux que les Flipcoco; trois fois meilleurs, je conclus.

L'enseigne SNACK clignote toute la journée dans mon dos. Une longue puis deux brèves. Même les nazis n'ont pas osé inventer ça. Ce sont les Américains qui ont commencé, souvenez-vous : les lettres HOTEL, hautes comme ça, qui dégoulinait rouge sur le lit de Rita Hayworth. Quand j'aurai accompli ma destinée (ta-ta-ta-tam!), il n'y aura plus d'enseignes clignotantes.

Jeune et Jolie renouvelle son étalage le jeudi. J'aime quand mademoiselle Jiji évolue pieds nus dans sa vitrine, on dirait un chat. Les filles regardent surtout la vitrine de gauche : sacs, bijoux, loques. Neuf fois sur dix, leur jules louche vers la droite : strings, bodys, cuirs. Ils n'entrent jamais. Elles entrent toujours (je rigole). C'est mademoiselle Jiji qui m'a offert l'anorak :

— Bleu ciel, ça ne vous gêne pas ?

— C'est ma couleur préférée, je lui ai dit en mentant.

— Et pour l'hiver, est-ce que des gants et une écharpe...? Les couleurs sont un peu voyantes, ce sont des fins de série...

Elle a une façon de s'excuser en faisant des cadeaux... je l'adore.

Côté fac, toutes les heures trois, des groupes sortent des auditoires voisins et fument en se balançant d'une jambe sur l'autre. À l'heure huit, ils écrasent leur cigarette et repiquent une tête dans l'aquarium. Vers 15 heures 30, Gabriel passe ramasser les mégots et les emballages avec une sorte de pince à sucre à long manche. Le plus crispant, je peux vous le dire, c'est les tracts tombés bien à plat. Il s'y reprend en moyenne trois fois, mais ça va certains jours jusqu'à vingt-cinq, trente. C'est pas un nerveux, Gabriel (mon destin accompli, je le nommerai aux Énergies douces avec le titre d'Ange). À vingt il soupire, à vingt-cinq il se penche, il chiffonne le papier, il le remet à terre et il le «pince» dans le ton gendarme (Ah, ah, mon gaillard!)

Moi aussi je peux vous prendre le ton gendarme, tenez : «Le mercredi 9 octobre à 11h47, cinq individus portant des sweat-shirts marqués LUX dans le dos en ont obligé six autres qualifiés de «bleus» à gravir en quatrième vitesse les escaliers du cinéma Paradiso, et ce

Jean-Jacques DIDIER - 18

quatre fois de suite. L'un des tortionnaires s'assurait à mi-étage qu'ils allaient bien jusqu'en haut. Ensuite, les bleus susnommés ont formé une chaîne en se prenant les mains entre les jambes, et ils ont disparu en direction de la Grand-Place au milieu des passants qui souriaient au pogrome. N'avons pas cru devoir intervenir»

Macadam Canard! in ***Une aventure universitaire***, pp. 48-49.

La presse

Jean-Jacques Didier auteur tournaisien, propose un roman sur l'initiation. Initiation à soi, à l'amour, aux autres, à la vie. Transition de l'adolescence vers l'état adulte, G.C. (Gary Cooper?) cherche sa voie, écrasant égoïstement au passage l'amour et la sensibilité des autres, comme tout adolescent fixé sur sa propre recherche, sur son propre monde. Le livre de Jean-Jacques Didier s'adresse à tous, parce que chacun, à un moment ou à un autre de sa vie, s'est cherché, tout simplement.

G.C. est étudiant en art cinématographique. Oscillant entre des personnages qu'il admire et celui qu'il essaye d'être dans la vie, il cherche son identité, psychologique et amoureuse.

Inhibé par les scènes de virilité semi-romanesques qu'il voit à l'écran, il en oublie la valeur d'autres formes d'amour, comme celle de sa mère. Comme celle aussi qu'essaye de lui donner Hélène. Mais elle n'a pas le profil d'une Diane Keaton...

«G.C. trouve à l'université l'échappatoire à l'amour envahissant de sa mère, Flo, explique Jean-Jacques Didier. Il lui faudra du temps avant de réaliser à quel point sa trahison est grande. Il rencontre Catherine, son égérie, sa complice de haut vol, et aborde avec elle la problématique du corps et de la sexualité. Symboliquement, il agit comme un thorax à la recherche de sa poitrine. Mais il est terriblement exigeant.»

Temporalité

Le rythme des séquences du roman se veut typiquement cinématographique et hollywoodien. Le style est ponctué de cadences plus longues ou plus courtes, de chapitres succincts. L'auteur est également

soucieux d'une temporalité réaliste : on suit C.G. dans ses pérégrinations amoureuses, ses doutes et questions, son balancement entre des attaches à l'enfance auxquelles le contraint sa mère Flo et une aventure nouvelle qui est celle de l'adulte qu'il est en train de devenir.

Chaque lecteur étudiant frémissait avec G.C. lorsqu'il appréhende la période de «bloque» et passe ses examens passages inoubliables s'il en et admirablement décrits grâce au style à la fois simple mais percutant de l'auteur.

Jean-Jacques Didier avoue s'inspirer de Kundera dans sa démarche rythmique ainsi que de sa propre expérience dans la description de l'évolution de G . C.

L'auteur

Jean-Jacques Didier est natif de Tournai. Son roman se passe d'ailleurs en Belgique. Après avoir écrit de nombreuses nouvelles, il s'attelle aujourd'hui à d'autres formes de prose: *L'Écran* est son premier roman.

«C'était une envie qui me tenait à cœur depuis longtemps. Certaines pages de cet ouvrage remontent d'ailleurs à une quinzaine d'années. Mais d'autres publications entre-temps ont chaque fois postposé l'aboutissement du roman.» L'auteur a procédé à de nombreuses épurations dans son style et dans l'avancement de l'histoire. Aujourd'hui, après avoir vécu pendant des années avec Gil-Gary il se sent un peu dépourvu de voir leur relation prendre fin : *«C'est vrai qu'une fois mise sous presse, l'aventure du livre prend fin et ça m'a fait drôle; un peu comme la dépression post-natale.»*

Même si de nombreuses connotations cinématographiques ou littéraires sont reprises, pour mieux cerner l'univers semi-réel et semi-imaginaire du personnage principal, il n'est pas nécessaire d'être grand cinéphile pour comprendre une évolution humaine qui, finalement, concerne chacun d'entre nous.

Mû par l'angoisse qui l'étreint, G.C. fuit sa réalité dans le cinéma; volontaire, il avance masqué. Mais jusqu'où va le canular ? jusqu'où faut-il croire à G.C.?

Élisabeth Jamart
Nord-Éclair, septembre 1996.



Jean-Jacques Didier : *L'écran*, Luce Wilquin Éditrice

«Combien nostre raison est flexible à toute sorte d'image» s'étonnait déjà Montaigne en son seizième siècle pourtant peu médiatisé; en quelques centaines d'années les images, à présent animées et même virtuelles, ont envahi nos vies, nos vies et nos visions du monde. On se sentirait davantage prisonniers de leur abondance incontrôlée (comme dans *Jusqu'au bout du monde*, l'avant-dernier ratage diarrhéique de Wim Wenders) qu'éblouis par leur plastique ou hypnotisés par le regard qu'elles posent sur nous. Gil Cantraine, jeune étudiant à l'Institut de Recherches Cinématographiques de La Neuville (lisez Louvain-la-Neuve) en raffole : le septième art est sa nouvelle nourriture terrestre, dont rien ne semble menacer la production.

D'identifications en fantasmes, Gil égrène sa vie en bonne compagnie, celle des actrices (la palme d'or revient à Diane Keaton) et des acteurs (le pal d'or à Woody Allen), gros plans et travellings de ses films de chevet. Mais aussi, plus prosaïquement, celle des étudiantes et étudiants de son cours, de sa tante Flo (incarnation de la gentillesse et du «bon sens populaire» un peu limité du terroir natal) et, en fin de livre, des parents friqués de sa petite amie, dont les richesses l'irritent autant que son extraction rurale. Parcours initiatique, ou peu s'en faut, d'un jeune homme «mésassorti» à la réalité, obsédé par l'éventail des sensations qu'il veut vivre jusqu'à l'extrême mais aussi et surtout par sa propre image de marque, son double idéalisé, son Sur-moi magnifié qu'écorne une certaine propension à la susceptibilité, à la maladresse, à la répartie tardive.

Ce roman tout en légèreté, en ironie voire en cocasserie (cf. le chapitre 16 dans lequel Gil élabore une tactique de drague «sylvestre») illustre somme toute le propos qu'a proféré Jacques Lacan un soir d'ivresse : «Il y a toujours quelque chose d'égaré chez la femme et de ridicule chez l'homme»

L'alcool rendait le maître compréhensible...

Pierre Tréfois

L'arbre à paroles, N° 93, janv.-fév. 1997.



Correspondance Marcel Arland-Jean Paulhan,
édition de Jean-Jacques Didier 408p., Gallimard, 140F

La correspondance Arland-Paulhan revêt un intérêt beaucoup plus général, car le premier fut l'un des principaux collaborateurs du second, puis son successeur à la tête de la NRF. C'est donc l'histoire de la littérature française qui se fait sous nos yeux. Arland se montre d'une grande franchise et n'hésite pas à assassiner les confrères. Brasillach : «Du placage et du tape-à-l'oeil.» Sartre : «C'est prétentieux et mauvais.» Malraux en Espagne : «Tout ce mélodrame me répugne.» S'il avoue avoir une dent contre «ce salop de Montherlant», Paulhan tempère son cadet, arrondit les angles, navigue à l'estime. Mais pendant toute la guerre, il est le seul à voir juste. Et c'est lui, à la Libération, qui se débrouille pour faire oublier les «imprudences» de ses chers amis Giono et Arland...

D.S.

Magazine *Lire*, avril 2000.